

Qu'est-ce que la destinée de l'homme, sinon d'endurer toute sa mesure de souffrance, de vider sa coupe jusqu'au fond ?

PROLOGUE

Ainsi donc, vous tenez à savoir quel homme il était en vérité, vous souhaitez vraiment que je vous raconte. Qu'il en soit fait selon votre désir. Sachez cependant que nous en aurons pour toute la soirée, voire pour une bonne partie de la nuit. Mais il est vrai que les occasions ne sont pas si fréquentes où l'on ne signe pas mes marchés, et bien que cette fois-là ait été très particulière quant à sa conclusion, je pense qu'elle peut mériter un long récit, ne serait-ce que pour votre instruction.

Sachez aussi que, si vous hésitez encore après cela, je reviendrai quand bon vous semblera. Je n'ai aucun doute sur l'issue de notre contrat.

Replaçons-nous en ce temps-là. Quelle époque ! Quelle effervescence dans les esprits ! Le vent de l'épopée soufflait sur toute l'Europe ! L'âme de la Révolution faisait encore vaciller les couronnes... Mais comprenez bien que, pour vous parler de lui, je devrai d'abord vous instruire en quelques mots de son fichu pays.

Eklendys. Prononcez bien comme ils le font : *èk-lèn-diss*. Un morceau de plage verte et sauvage au bord de la Baltique, et quelques vagues collines, coincées quelque part entre les royaumes de Prusse et de Pologne. Ses habitants ont imaginé bien des légendes quant à leurs origines. Ils vous parleront des Douze Tribus venues d'on ne sait où ; elles étaient peut-être même là dès la Création du monde, à les en croire ! De là certainement les douze clans présents

dans leur grand poème épique, *Le Roman de Miskol*, dont ils n'ont même pas encore pensé à traduire les chants en eklendais moderne : une histoire de roi légendaire, unificateur et pacificateur du pays, mais finalement condamné à l'exil. Vous en trouverez encore quelques-uns qui vous assureront qu'il n'est pas mort, mais dort quelque part, à la façon du Barberousse allemand, en attendant l'heure de son retour.

Plus sérieusement, je pense que les premières tribus païennes d'Eklandys ont vécu dans une confortable anarchie, jusqu'au jour où les Chevaliers Teutoniques ont déferlé sur le pays, matant sans douceur tout ce qui sortait du rang, et s'installant durablement. C'est à eux que ce royaume doit d'avoir vu le jour. Ils ont semé leurs *burgs* de brique rouge dans toutes ses provinces, mis en place une administration digne de ce nom et organisé un pouvoir centralisé – bref, c'est grâce à leur poigne de fer qu'Eklandys a pu sortir de la nuit. Le royaume a d'ailleurs conservé leur étendard pour fabriquer ses propres armes, *d'argent à la croix nordique de sable*, ornées de quelques blasons du cru.

La suite ne présente guère plus d'intérêt. À la chute des Teutoniques, les Eklandais se sont inventé une monarchie élective, eux aussi. Ils vous parleront de leur grand roi, Zoltin, et des sabots qu'il arborait fièrement quand il a lancé les grandes campagnes de défrichage des forêts dans tout le pays, pour que son peuple puisse cultiver et manger à sa faim. D'où son surnom local de *Prince paysan* – ou de *Roi des bouseux* pour les monarques voisins. Mais il a quand même réussi à briser le pouvoir de la Hanse sur ses côtes, pour préserver le commerce de l'ambre, la richesse nationale. Reconnaissons-lui au moins ce mérite.

C'est aussi à lui qu'Eklandys devait son alliance avec le royaume de France, je crois : dans les faits, rien de mieux qu'une union platonique, qui dura ce qu'elle dura... jusqu'au temps qui nous intéresse. Car de France est venue la grande ombre de qui nous savons, cet Empereur dont les armées ont mis toute l'Europe à feu et à sang, et qui a bouleversé nos belles cours allemandes. Autant dire que l'ancienne alliance avec Eklandys n'a pas pesé : ce petit royaume a été occupé, méprisé comme les nôtres. Et c'est ainsi qu'est morte la

vieille union, dans le fracas de la guerre. Sauf pour quelques esprits exaltés, portés par l'idéal d'une Révolution qu'ils ont cru retrouver dans l'aventure du Buonaparte. Pauvres fous ! Et lui était de ceux-là – mais vous verrez bien comment cela s'est passé.

Comment vous raconter son histoire, finalement ? À la façon d'un roman d'apprentissage, peut-être. Comme on en écrivait en ce temps-là. Encore que je doute, à la réflexion, que lui ait rien appris du tout de ses mésaventures. En tout cas, si vous avez l'oreille musicienne, laissez-vous bercer par des mélodies du malheureux Schubert, car notre héros ressemble assez aux compagnons errants chantés dans ses *Lieder*. De plus, Schubert sera un choix judicieux, vous le verrez.

Allons, j'irai au fil des anecdotes comme elles me reviendront – mais j'ai une excellente mémoire. Même si je pense que le mieux, en vérité, aurait été de procéder comme toute cette jeunesse aimait alors à le faire : par *fragments*. Un style qui n'en était pas un, selon les grammairiens de ce temps, mais dont le succès a éclipsé la vacuité. Faute d'avoir des idées, on avait un genre – mais cela se retrouve à toutes les époques, vous pouvez me croire.

Il faut vous dire que le *fragment* avait eu pour lui le succès d'une formidable imposture, que tout le monde a préféré oublier de nos jours, sauf peut-être ce Monsieur Blake, le poète. L'un des rares à ne pas avoir renié ses goûts de jeunesse. Car en ce temps-là, 1760 si ma mémoire est bonne, le pasteur écossais Macpherson avait publié une série de faux, de prétendus poèmes d'un obscur barde des îles Hébrides, naturellement aveugle, et vivant du temps de nos pères les Germains. Pour faire croire plus aisément à sa supercherie, il n'en a présenté que des extraits fragmentaires, comme si ses poèmes avaient été abîmés, dégradés, amputés par le

passage des siècles. Le plus fort, c'est que tout le monde l'a cru.

Macpherson était un malin, cela dit. Je ne suis pas bien sûr qu'il ait été pasteur, au bout du compte ; il a peut-être eu l'intelligence de renoncer à ses études de pastorat. Mais ce qui importe surtout, c'est qu'étant lui-même dépourvu de talent, il a fait passer ses récits pour ceux d'un autre : rien de mieux pour se gagner le succès. De même, dans sa médiocrité, il a eu du *génie*. Parfaitement : celui de sentir son époque. Car ce siècle, ayant épuisé, usé jusqu'à la trame les derniers fonds du Classicisme, aspirait à autre chose. Du nouveau, quel qu'il fût – mais maussade de préférence. Et vous vous le rappellerez peut-être : une vingtaine d'années après, le ciel est justement devenu sombre et couvert, car un volcan avait craché ses brumes de cendre sur une lointaine Thulé, au nord de l'océan, et ainsi obnubilé toute l'Europe d'une nuée morose. Ce que Monsieur Turner a brillamment saisi dans ses peintures, si vous les connaissez.

Or donc, les esprits de ce temps se desséchaient, et c'est là que le pasteur écossais eut l'idée de proposer, en lieu et place de la vieille mythologie classique, une mythologie nouvelle, venue du Nord : un monde de vapeurs et de pluies, où des guerriers rudes comme des barbares, sensibles comme des jeunes filles, pleuraient sur leurs armes souillées du sang de leurs amis. L'ensemble faisait l'effet d'une fresque antique tombée en lambeaux, retrouvée dans un Septentrion aux mœurs et histoires inconnues, sous un ciel bas et morbide.

Ces tristes récits, prétendument traduits, rendus dans une prose indigeste et morne, ont alors connu la gloire sur tout le continent, de manière aussi soudaine qu'inattendue. Au point que d'autres faussaires s'y sont essayés, doublant Macpherson sur son propre terrain. Il était enfin là, le renouveau ! Animée de ce souffle déprimant, une génération naissante a porté dans tous les cénacles, toutes les cours, un esprit tourmenté par les émotions les plus déraisonnables. « Orage et Passion ! » s'écriaient tous ces jeunes gens ignares et enthousiastes. Foin de la raison ! Place à l'imagination la plus débridée, aux élans les plus insensés ! Point

de bonne cause qui ne fût romanesque ! Toute cette jeunesse écervelée s'est consumée en amours impossibles, en combats désespérés, en émotions ridicules.

Et tout cela, par la faute du pasteur écossais. Il se dit que même l'Aigle, si fier qu'il voulait se montrer, emportait partout avec lui, en cachette, dans toutes ses campagnes militaires, un volume du barde imaginaire. Quant à Goethe, le grand Goethe lui-même a écrit... mais nous en reparlerons bien assez tôt, vous allez voir.

Il me revient en tête un poème alors assez connu, que l'on citait souvent pour dépeindre la jeunesse de ce temps-là, aussi inspirée que famélique. Le ton en est bien moqueur, jusqu'au titre, mais je ne puis résister au plaisir de vous le réciter :

LES SANSONNETS

*Ces blancs-becs sont partout – on croirait une attaque !
Ils s'abattent en nuée, lâchés de leur volière,
Et sitôt qu'une plume leur pousse au derrière
Ils s'en servent pour pondre une rime élégiaque.*

*Rien n'est jamais trop beau qui sort de leur cloaque !
Ils s'émeuvent d'un rien, d'un pas dans la poussière,
D'une fleur, d'un ruban. Ils trouvent la matière
De leurs chants dans l'éther, dans les bois, une flaque.*

*Mais il est quelque chose qui les réunit :
Ces drôles d'oiseaux-là, dès qu'ils tombent du nid,
Sont prêts à s'humilier, en pensant à l'hiver,*

*Pour combler l'estomac que leurs vers sans saveur
Ne sauraient satisfaire, et pour un oiseleur
Qui leur assurerait le gîte et le couvert.*

Notre bonhomme n'aura pas échappé à la règle, et je vous

laisse déjà l'imaginer, avec son allure étrangère et ridicule, chercher sa place au milieu de tous ces étudiants à redingote et faluche, épris de gloire littéraire, qui pullulaient dans les grandes cités de l'Europe du Nord. La Poésie ! Ils n'avaient que ce mot en bouche – à défaut du bol de soupe qui les eût maintenus en vie.

Comment puis-je savoir tout cela, me direz-vous ? Ah, c'est que je suis de toutes les époques, de tous les pays – mais vous le comprendrez mieux tout à l'heure.

Pour le moment, revenons à notre héros. Et naturellement, comme dans toute bonne histoire de cette région-là, au bord de cette mer grise et sous ce ciel de plomb, il me faudra vous dire auparavant quel homme odieux était son père...